

Brèves littéraires

Brèves

Pourquoi minuit sonne-t-il si tôt ?

Suzanne Paré

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, S. (2006). Pourquoi minuit sonne-t-il si tôt ? *Brèves littéraires*, (73), 87–93.

SUZANNE PARÉ

Pourquoi minuit sonne-t-il si tôt ?

*Il ne faut cesser de s'enfoncer dans sa nuit ;
C'est alors que brusquement, la lumière se fait.*

Francis Ponge

Escobarderie châtrée, je m'arrête malgré moi, souffle éteint, et pose un regard acéré sur les années trop vite écoulées.

Le miroir du temps me réfléchit une accablante impression de malaise. J'ai vécu bien à côté de moi, trop préoccupé de m'inventer une fable à laquelle je me suis accroché comme un gamin à son jouet fétiche. Je n'ai pas su habiter mon être. Je n'ai pas su vivre. Où me suis-je égaré ? À quel tournant ai-je, sans aucune indulgence, éradiqué mes origines ?

Motivé uniquement par la réussite sociale, j'ai multiplié les journées de seize heures, où mon ordre du jour attestait de l'autorité et de l'ascendance que j'exerçais sur mon entourage. Dès la porte de mon bureau franchie, l'adrénaline me fouettait. J'ai obtenu bien des honneurs. La reconnaissance publique m'a nourri. Je m'en suis gavé.

En toute lucidité, j'ai adopté ce comportement malavisé. La place que j'estimais mériter dans la

société reflétait le dédain que j'accordais au manque d'ambition. Mon leitmotiv, *Ad augusta per angusta*¹, pressait mes pas. Né de parents ouvriers, je me suis juré de dépasser leur misère. J'avais quinze ans quand m'est apparue la petitesse de leur existence. Je n'ai négligé aucun effort, travaillant le soir et la nuit pour payer mes études. Le sommeil écourté devint une pratique régulière. Il me fallait conquérir l'univers et me hisser au premier rang. La politique m'intéressait. Le commerce davantage encore. Je m'y suis glissé comme une épée dans son fourreau. J'ai voulu construire un empire et j'y suis arrivé. Mes hôtels essaient partout à travers le monde.

Marie-Claude était fille d'ambassadeur. J'en suis tombé amoureux et nous nous sommes mariés. Très rapidement, naquirent Marie-Noëlle et François. Nous avons emménagé dans une résidence cossue, avec vue sur le fleuve. Mon plan de vie, ébauché à l'adolescence, se déroulait tel que prévu. À trente-huit ans, je serais millionnaire. Ce chiffre me hantait. Je ne voyais plus mes parents depuis longtemps, mais n'en éprouvais aucun regret. Malgré mes offres répétées, ils avaient préféré demeurer dans leur dénuement. Je les aperçois là-bas qui me tendent la main, mais je ne suis pas encore prêt.

Après la naissance de notre progéniture, malgré ma réticence, Marie décida d'abandonner sa carrière. Je ne pouvais ni comprendre ni admettre sa décision, le travail représentant pour moi l'unique possibilité de réalisation pour toute personne intelligente. J'avais

¹ On n'arrive au triomphe qu'à travers maintes difficultés.

déjà en quelque sorte renié mes parents, allais-je maintenant abjurer mon mariage ?

J'abdiquai. Peut-être par subtile vengeance, je ne l'informais ni de mes projets ni de mes décisions d'affaires. À mon avis, ma vie professionnelle ne pouvait l'intéresser puisqu'elle avait si facilement renoncé à la sienne. À la maison, je limitais mes interventions à mon rôle de pourvoyeur. Aux anniversaires, je signalais une carte de souhaits en me rendant à la salle de conférence où on m'attendait. Beaucoup trop souvent, mon fils et ma fille m'ont espéré en vain lors de festivités organisées par leurs professeurs.

Certains matins de week-end, je m'accordais un bref répit et prenais le petit-déjeuner sur la terrasse. Marie-Claude et les enfants venaient se joindre à moi. Je n'ai pas su apprécier ces moments d'intensité familiale au cours desquels j'aurais pu découvrir la profondeur et la sincérité des êtres qui m'aimaient.

Durant les vacances, alors que Marie-Noëlle et François, encore bordés d'enfance, croyaient toujours à la force du noyau parental, nous partions quelque part sous les tropiques ou dans les montagnes. Cela soulageait ma conscience et faisait taire cette petite voix qui tentait vainement de me faire comprendre que ma vie manquait d'équilibre.

Les premiers jours, j'entendais volontiers les miens me raconter les derniers événements de leur quotidien et je m'efforçais vraiment d'être à l'écoute. Cependant, en dépit de mes efforts, l'impatience me

saisissait bientôt. Incapable de me détendre ou de lâcher prise, je trépignais à l'idée de prolonger mon séjour et, je le confesse, il m'est parfois arrivé de revenir seul, les laissant terminer sans moi ce congé qu'ils avaient imaginé tout autre.

Le plus aveugle n'est pas nécessairement celui qui a perdu la vue. Jamais je ne me serais avoué que mon histoire ressemblait à une grande fumisterie dont j'étais à la fois l'auteur et la victime.

Après quelques années de ce scénario artificiel, Marie-Claude perdit toute illusion. L'espoir de retrouver son mari s'éteignit au fil des déceptions. Abonnée à la solitude, elle se composa un *modus vivendi* d'où j'étais écarté, nos philosophies différentes nous empêchant de nous rejoindre.

Peu à peu, à mon insu, son destin prit une toute nouvelle couleur. De son cocon douillet elle émergea un jour, papillon fougueux frétilant du désir de s'affranchir. Mon éloignement lui permit de prendre son envol. Indicible déconvenue qui suscita en moi une bien tardive réflexion.

Elle a divorcé. Mes nombreuses défections passées convainquirent mon fils et ma fille de suivre leur mère. Je renonçai à toute controverse. Mon emploi du temps, déjà très lourd, se commuait en un obstacle insurmontable. Ils me jugeaient inaccessible.

Notre couple gisait et j'étais le principal artisan de mon malheur. L'accès au port, où j'avais l'habitude d'ancrer mon bateau, m'était dorénavant interdit.

Marie-Noëlle et François, maintenant adolescents, me visitaient de temps à autre, quand ils en avaient le temps... ou besoin de quelque chose que je m'empressais de leur offrir, pour me convaincre que je leur étais encore utile. Ils ne me confiaient ni leurs pensées ni leurs projets d'avenir. Une infranchissable frontière de silence et d'ennui nous séparait. Leurs paroles s'adressaient à un être lointain, un touriste dans leur vie.

J'atteignis l'impasse. Comment ai-je pu errer à ce point ? L'aurais-je seulement compris, il m'eût suffi de modifier ma perspective et de laisser la lumière éclairer mon chemin. Pour cela, il eût fallu que je cesse toute esbroufe et porte une attention loyale aux êtres qui m'affectionnaient plus que je ne le méritais. Force m'est de conclure que j'ai vécu dans l'obscurité la plus absolue. Pour ceux qui dormaient dans ma maison, je n'étais déjà qu'un fantôme.

Une douleur lancinante et tenace m'étrangla le cœur. Je me suis mis à boire plus que socialement. Tout à coup, le vide m'engloutit. Jamais auparavant mes choix ne m'avaient indisposé.

Le sentiment de néant persista alors même que les éloges acquis comblaient mes plus hautes aspirations. Les femmes sonnaient à ma porte sans invitation. Pourquoi, dès lors qu'elle m'avait quitté, éprouvais-je le désir fiévreux de retrouver la chaleur de Marie-Claude ?

— *Voyons, c'est tout à fait clair. Tu n'acceptais pas d'avoir perdu, tout simplement.*

Il n'est plus temps pour moi de comprendre que la fraîcheur des miens aérât mes pensées et me revitalisait. Insoutenable paradoxe.

— *Vraiment ? Cesse donc de te mentir. Tu étais l'étranger de passage, un mal intermittent.*

— *J'avais des obligations.*

— *Évidemment ! Il te fallait mater ce que tu appelais la médiocrité. Le prix à payer t'importait peu.*

— *Qui fuyais-je ainsi ?*

— *Toi seul peux répondre...*

— *Qui êtes-vous ?*

— *Je suis ici pour te guider dans ton voyage.*

Quelques mois plus tard, mon cœur a lâché. Mon opiniâtreté, les nuits grugées et les semaines de huit jours usèrent prématurément mon corps fatigué. Un infarctus m'a foudroyé. J'avais à peine un demi-siècle. Ma notice nécrologique s'étale sur deux colonnes dans le journal. Trois lignes mentionnent le nom de mes proches. La suite rappelle les postes que j'ai occupés et les récompenses qui m'ont été décernées.

Aujourd'hui, il m'est donné d'assister à mes propres funérailles. Privilège ou châtement ? On m'enterre dans un luxueux cercueil et un emplacement de choix m'attend au jardin des morts. Demain, c'est aux racines de chiendent que je raconterai mes états d'âme. Quelques collègues et amis putatifs, certains politiciens, se sont déplacés. Mes enfants témoignent, sans conviction. Ils refrènent leur envie de fuir. Le dernier acte, trop ostentatoire, entérine

à leurs yeux la supercherie de leur enfance. Pour eux, c'est terminé depuis fort longtemps. Ont-ils jamais connu l'auteur de leurs jours ? Mon absence, désormais officielle, ne bouleversera en rien le cours de leur vie. Ils continueront leur route, bénéficiant d'un compte bancaire mieux pourvu, le seul héritage que j'ai pu leur laisser. Qu'advient-il du fruit de mon acharnement ? Je ne pourrai assister à la conclusion.

Pour satisfaire la galerie, mes héritiers inventent quelques pieux mensonges. Ils ont la noblesse de me trouver quelques qualités. Ma disparition ne laissera aucune trace significative dans le cœur de mon ex-épouse, présente uniquement pour soutenir nos enfants. Nous avons si peu partagé pendant les dix-huit années de notre vie commune. Qui a dit : « Parce que le milliardaire n'a pas récolté sans peine, il s' imagine qu'il a semé » ?

— *La nostalgie t'accable tout à coup. C'est Jean Jaurès, un politicien et philosophe français du XIX^e siècle. Viens, il est temps d'entreprendre ton ultime périple.*

— *Ne pourrais-je...*

— *Hélas non ! mon ami, une fois l'horizon franchi, aucun retour n'est permis.*